



Ours d'Argent
meilleur réalisateur
59^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin



UN FILM DE ASGHAR FARHADI

A PROPOS D'ELLY...





Ours d'Argent
meilleur réalisateur
59^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin

A PROPOS D'ELLY...

UN FILM DE ASGHAR FARHADI

durée : 1h56 – Iran – 1,85 – Stéréo SR

SORTIE LE 9 SEPTEMBRE

Distribution
memento
films

6, cité Paradis - 75010 Paris
T : 01 53 34 90 20
F : 01 42 47 11 24
distribution@memento-films.com

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.aproposdelly-lefilm.com

Presse
Vanessa Jerrom
et **Claire Vorger**
11, rue du Marché St Honoré
75001 Paris
T : 01 42 97 42 47
vanessajerrom@wanadoo.fr

SYNOPSIS

Un groupe d'amis étudiants passe des vacances dans une vaste demeure au bord de la mer caspienne. Sepideh, qui s'est occupée de l'organisation, a décidé d'inviter Elly, en espérant que celle-ci ne soit pas indifférente au charme de son ami Ahmad, qui sort tout juste d'une rupture.

Les vacances se passent dans la bonne humeur, jusqu'à la soudaine disparition d'Elly...



ENTRETIEN AVEC ASGHAR FARHADI

Quel a été l'acte de naissance de votre quatrième film ?

Lorsque je commence un scénario, je ne pars jamais d'un thème précis pour bâtir ensuite une histoire et en imaginer les personnages. C'est l'inverse. Une scène me vient en tête, l'envie d'un récit naît et ça n'est que plus tard que je lui trouve un sens. Le point de départ pour A PROPOS D'ELLY..., c'est l'image d'un homme seul, au crépuscule, les vêtements mouillés, qui attend au bord de la mer que l'on sorte le cadavre d'une femme. Cette image était comme un bouton à partir duquel j'ai cherché la chemise et le costume adéquats. Au fur et à mesure de l'écriture, des thématiques ont surgi : le mensonge, le jugement et la relativité de la morale.

Le groupe d'amis réunis par Sepideh vient d'un milieu bourgeois et intellectuel. Pourtant, ils sont les premiers à juger Elly sans réfléchir...

Nos référents sont très différents de ceux que vous connaissez en Occident. En Iran, il y a les pauvres, la classe moyenne et les riches, mais la démarcation est uniquement économique. Par exemple, il y a beaucoup de gens démunis qui ont un haut niveau culturel, et l'inverse existe aussi. En France, lorsque l'on parle de la « bourgeoisie », il y a une certaine lisibilité : vous savez à qui vous avez affaire au niveau des mœurs, de la culture etc., ce qui n'est pas le cas en Iran. Dans ce pays, les bouleversements sont quotidiens, les gens passent tout le temps d'une classe à l'autre, donc on ne peut catégoriser les autres qu'en fonction de leur argent.

Un grand nombre d'Occidentaux ont la vision erronée d'une population iranienne vivant en milieu rural, et, par extension, vont croire que les personnages du film appartiennent à la bourgeoisie. Or, ça n'est pas le cas : Sepideh et ses amis font juste partie d'une classe moyenne éduquée. Ce sont d'ailleurs ces gens-là qui sont récemment descendus dans la rue pour revendiquer leurs droits. Cette classe

qui a fait des études universitaires est nourrie à la fois de tradition et de modernité. Tous ont reçu une éducation traditionnelle mais ils ont aussi été en contact avec le monde et ses outils d'aujourd'hui. Le contraste qui les habite est fascinant. Il y a une scène où Amir s'emporte contre Sepideh, son épouse et justifie sa violence ainsi : « Elle m'a obligé à porter la main sur elle ». Cette phrase est révélatrice : cet homme soi-disant moderne, issu d'une famille de classe moyenne, porte encore les traces d'un passé traditionaliste.

L'un des autres messages, plus universel, du film est de montrer que la culture n'exclue pas les préjugés : les personnages du film ont beau avoir étudié le Droit, ils sont les premiers à juger autrui sur des a priori. La société iranienne est faite de tous ces petits groupes qui n'arrêtent pas de coller des étiquettes.

L'absence d'empathie et les préjugés des protagonistes envers Elly ne les rendent-ils pas, même indirectement, responsables de la tragédie ?

Au début du film, chacun y va de son commentaire sur la jeune femme, en se fondant sur les apparences puis tout bascule lors de « l'incident » sur la plage. Jusqu'à ce moment-clé, c'est vrai que personne n'a cherché à la connaître fondamentalement. Ils n'en ont tout simplement pas jugé l'utilité. Ensuite, le questionnement s'impose et les oblige à surmonter leurs a priori. L'un des enjeux du film est de savoir si cette prise de conscience et toutes ces interrogations arrivent trop tard... En tant que cinéaste, je me suis interdit d'incriminer ou de juger quiconque. Il appartient à chaque spectateur, s'il le souhaite, de désigner un coupable.

Est-ce que vous aviez une vision précise du personnage d'Elly ou est-elle encore mouvante ?

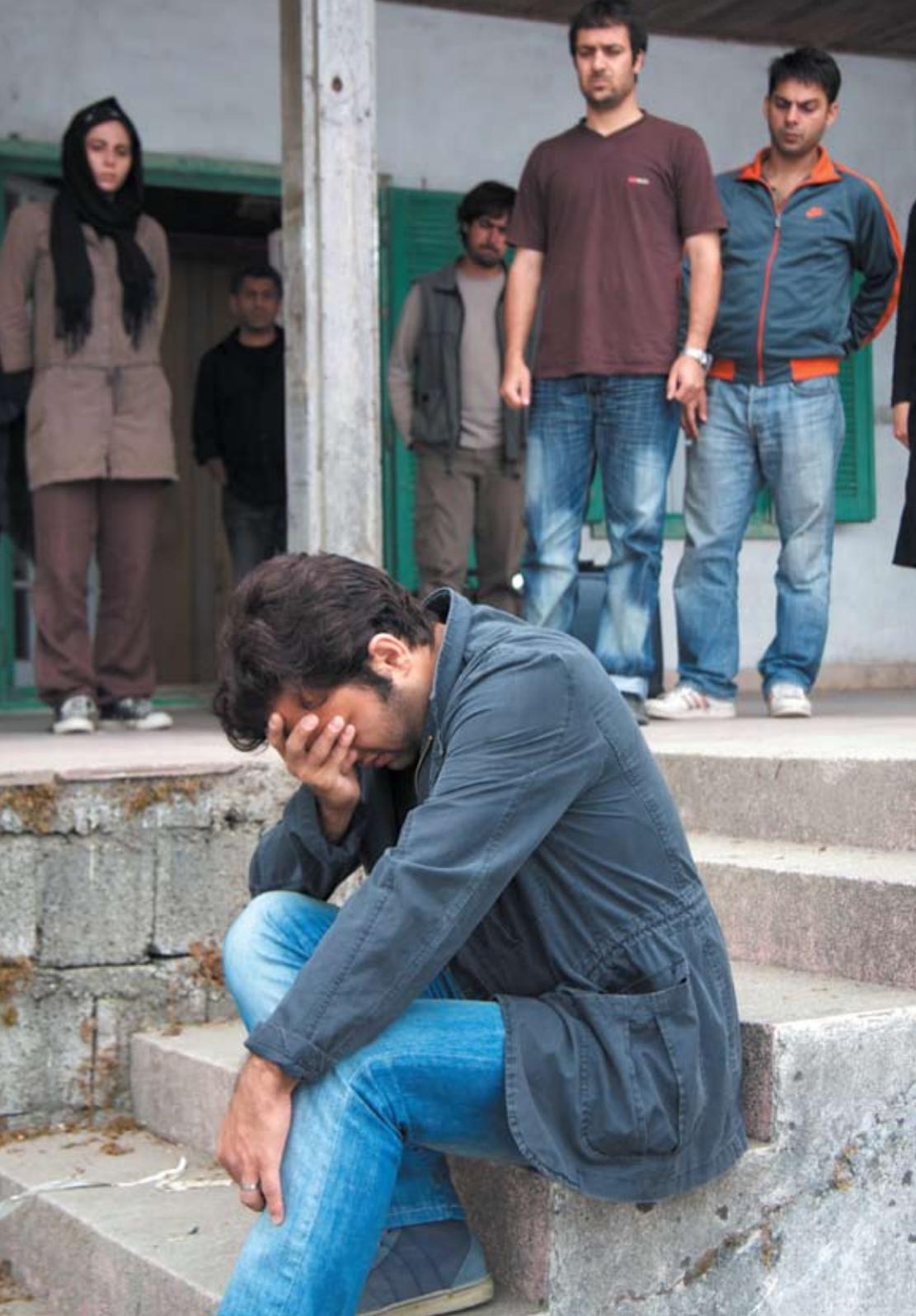
Aujourd'hui, j'ai pris mes distances avec le film et Elly reste pour moi une énigme. J'en suis heureux en tant que réalisateur même si, en tant que spectateur, je suis aussi frustré (rires). Dès l'amorce



du scénario, je voulais que le personnage autour duquel gravite le suspense soit une femme. Tout simplement parce qu'à mon sens la part d'ombre, de mystère, des femmes est plus intense que celle des hommes. Je crois que c'est également lié à notre culture : par exemple, dans l'un des chefs-d'œuvre de la littérature moderne, « La chouette aveugle » de Sadegh Hedayat, on retrouve cette image de la femme extrêmement mystérieuse et secrète.

Une troupe d'acteurs, la quasi-unité de lieu et une dramaturgie scindée en trois parties : les passerelles entre le dispositif du film et le théâtre sont évidentes...

Indéniablement. Avant de réaliser des courts-métrages, j'ai suivi des études de théâtre, écrit et monté des pièces : les racines de ma culture sont là et pas ailleurs. Aujourd'hui, j'ai véritablement le sentiment de faire du cinéma, de jouer avec tous ses outils pour toucher le spectateur, mais je continue de garder en moi les stigmates de



l'art dramatique. Lorsque je me mets à concevoir une histoire, je ne pense jamais à des films, uniquement à des pièces. Et c'est la même chose pour la direction d'acteurs.

Pour ce film, j'ai travaillé avec les comédiens durant les deux mois précédant le tournage, ce qui est le cas avant une première représentation. Comme je voulais que les scènes gardent leur fraîcheur, j'ai fait jouer à chacun ce qui se passe avant et après le scénario. J'ai aussi interverti les rôles pour qu'ils aient une pleine connaissance de tous les personnages, en insistant sur la notion de couple : c'était une obsession pour moi car j'ai toujours trouvé que le cinéma iranien dépeignait trop artificiellement les rapports entre mari et femme.

Est-ce que les acteurs ont cherché à se forger leur propre opinion concernant le personnage d'Elly ?

Oui et d'ailleurs, ils n'ont pas cessé de me demander de quel prénom Elly était le diminutif. Je ne leur ai jamais répondu parce que je n'en avais pas moi-même une idée claire (rires). J'ai toujours voulu préserver le mystère de cette femme, y compris auprès des acteurs.

Lors du tournage des scènes suivant la disparition d'Elly, j'ai fini par interdire le plateau à Taraneh, alors qu'elle venait tout le temps bavarder, pour que la troupe ressente véritablement son absence.

Entre le personnage fougueux de Sepideh et celui renfermé d'Elly, l'image de la femme passe constamment de la lumière au clair-obscur...

J'ai voulu travailler avec Golshifteh Farahani et Taraneh Alidousti, parce qu'elles véhiculent parfaitement ce contraste entre les deux femmes.

Dès le début du film, on voit Sepideh passer la tête hors de la voiture et mettre à nu ses émotions, alors qu'Elly ne regarde le monde et la vie qu'à travers la vitre fermée. Golshifteh et Taraneh ont aussi cette capacité d'être double, à l'image de leur personnage : Elly l'est, parce qu'elle est secrète, et Sepideh le devient. Au départ, c'est une femme qui ne se censure pas et puis, au fil du récit, elle se replie sur elle-même, devient terne. Dans le dernier plan du film, elle ne se livre plus et cache les larmes qui coulent de son visage.

Ces deux femmes sont aussi le catalyseur des événements et le révélateur des hypocrisies sociales...

Absolument et c'était mon intention. A l'étranger, on se fait encore trop souvent l'idée d'Iraniennes passant leur temps à cuisiner et à s'occuper des enfants. La réalité est toute autre, évidemment : elles sont instigatrices de beaucoup de choses, elles ont un rôle social très important à jouer et elles l'assument. Leur oppression dans l'histoire de l'Iran les a tellement fatiguées qu'elles revendiquent aujourd'hui leurs droits et leur place.

Quel était le parti pris fondateur de votre mise en scène ?

Que le spectateur ne sente pas la présence de la caméra : il ne fallait pas que la mise en scène fasse écran entre lui et les personnages. Ensuite, je ne voulais pas m'ériger en juge, ce qui impliquait une caméra très mobile qui ne néglige aucun personnage et les filme tous à égalité. Dans la narration comme dans la mise en scène, je me suis efforcé de ne jamais devancer le spectateur.

Dans ce film, la caméra n'a pas d'indépendance : ses mouvements sont dictés par ceux des personnages.

Vous parlez de laisser de l'espace au spectateur, de susciter chez lui un comportement actif, comme s'il s'agissait d'une profession de foi artistique...

C'est essentiel dans ma démarche. J'ai toujours poursuivi cet objectif et je crois, avec ce film-là, m'en être davantage approché. Le cinéma est arrivé à un âge suffisamment avancé pour ne plus accepter qu'un metteur en scène impose ses idées, ses théories ou son idéologie. On arrivait à ce paradoxe qu'un réalisateur pouvait dicter à l'écran sa conception de la liberté alors que le spectateur se trouvait déjà, vis-à-vis d'un film, dans un rapport de soumission. Ce dernier doit avoir la possibilité d'apporter sa propre interprétation et de participer davantage à ce qu'il voit.

J'espère que l'on arrivera un jour à ce qu'il y ait le même nombre d'avis sur un film que de spectateurs. J'aime l'idée qu'un film ressemble à des mots croisés dont on demande au public de remplir les cases.

Si vous deviez ne garder qu'une seule image du personnage d'Elly ?

Ça serait lors de la dernière scène précédant sa disparition, lorsqu'elle fait flotter un cerf-volant et que son visage s'illumine enfin...

DERRIÈRE LA CAMÉRA

ASGHAR FARHADI

Né en 1972 à Ispahan (Iran), Asghar Farhadi se découvre, tout au long de sa scolarité, une fibre artistique qui le pousse à pratiquer l'écriture, à s'immerger dans l'univers du théâtre et du cinéma. Après avoir intégré l'Institut du Jeune Cinéma, il poursuit son parcours à l'université de Téhéran, d'où il sort diplômé en 1998 avec une maîtrise de mise en scène. Le bilan de ces dix ans de formation est déjà imposant : tournage de six courts-métrages, scénarios et réalisation de deux séries pour la télévision.

En 2001, les portes du cinéma s'entrouvrent grâce à Ebrahim Hatamikia avec lequel il coécrit le scénario de son film, ERTEFAE PAST, chronique dans le Sud-Ouest de l'Iran qui reçoit un bel accueil critique et public. L'occasion rêvée pour Asghar Farhadi de se lancer dans le long métrage. C'est ainsi qu'en 2003 sort RAGHS DAR GHOBAR, où il conte les mésaventures de Nazar, contraint de divorcer de sa femme et de partir chasser le serpent dans le désert, afin de rembourser ses dettes envers sa belle-famille. « Prix Spécial du Jury » au Festival du Film de Fajr (Téhéran), le film voyage avec succès, récompensé notamment lors du Festival International du Film de Moscou. Un an plus tard, SHAHR - E ZIBA suit la même trajectoire : en abordant les dérives du système judiciaire iranien

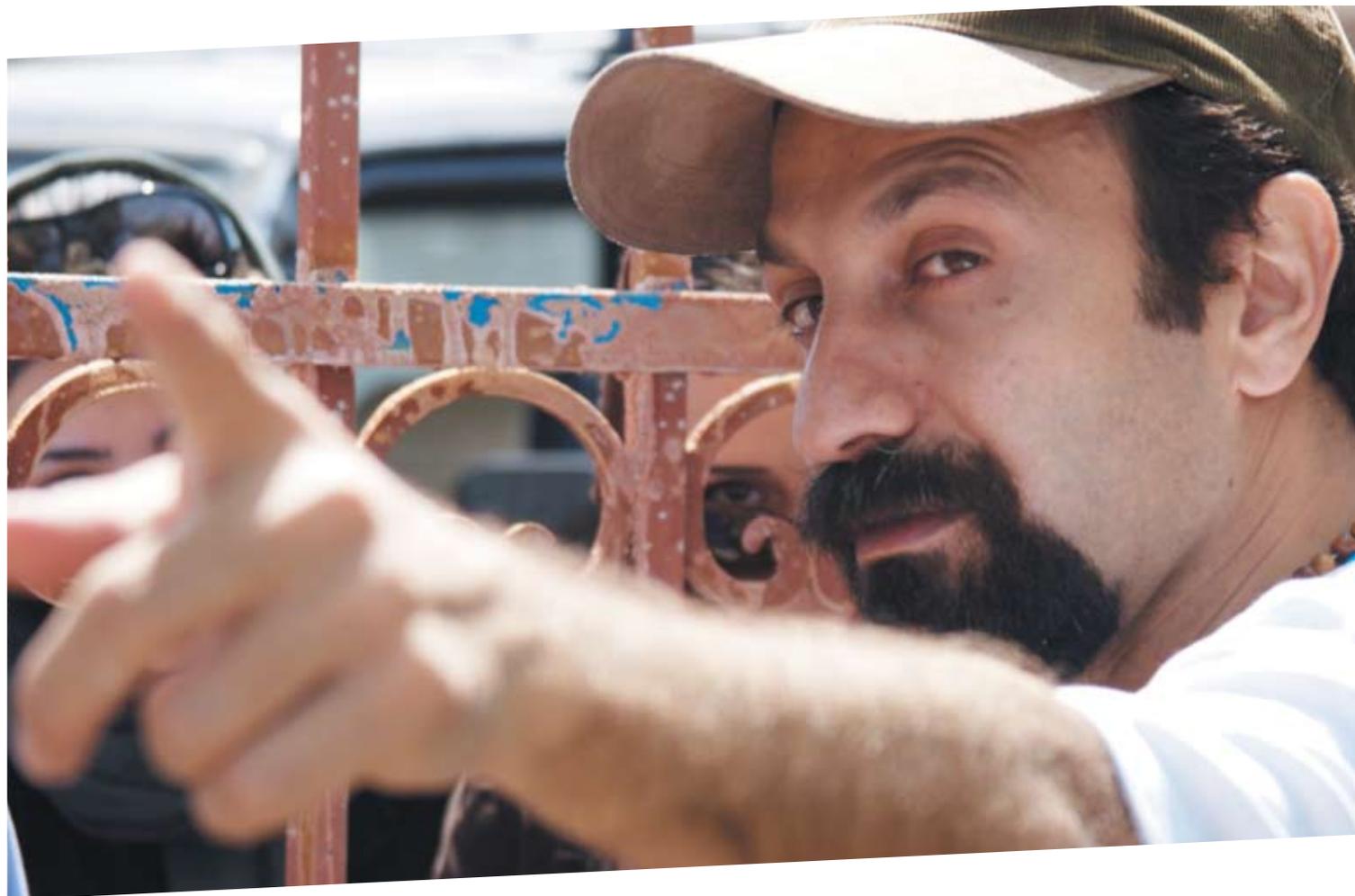
à travers l'histoire d'un adolescent condamné à mort, le film est de nouveau récompensé au Festival de Fajr avant d'émouvoir au-delà de ses frontières (« Grand Prix » du Festival International du Film de Varsovie).

Avec LA FÊTE DU FEU, le public français découvre pour la première fois en salles l'œuvre du cinéaste. Entre marivaudage et drame, cette autopsie d'une crise conjugale dont une aide-ménagère devient

témoin consacre la singularité de l'auteur. Le film est applaudi en Iran, avec trois prix dont celui du « Meilleur Réalisateur » au Festival de Fajr, comme à l'étranger, avec le « Gold Hugo du Meilleur Film » au Festival International du Film de Chicago et le « Prix du Scénario » au Festival des 3 Continents de Nantes.

Réalisateur et scénariste prolifique, Asghar Farhadi s'est peu à peu entouré d'une famille d'acteurs, dont

Taraneh Alidousti qu'il retrouve pour la troisième fois avec A PROPOS D'ELLY..., dont elle interprète le rôle-titre. Suspense psychologique et choral, le film a déjà séduit public et critique iraniens, puis fait forte impression à la 59e Berlinale (« Ours d'Argent du Meilleur Réalisateur ») et aux Etats-Unis (« Meilleur Film » au Festival de Tribeca).





DEVANT LA CAMÉRA

GOLSHIFTEH FARAHANI (Sepideh)

Née le 10 juillet 1983 à Téhéran, Golshifteh Farahani, fille de l'acteur et metteur en scène de théâtre Behzad Farahani, a commencé par être une enfant virtuose. Jonglant avec les gammes et le piano dès l'âge de 5 ans, elle intègre à 12 ans une école de musique. Alors qu'elle est acceptée au Conservatoire de Vienne, Golshifteh refuse l'incroyable opportunité. Entre temps, elle vient de tourner DERAKHTE GOLABI, un drame romantique qui lui vaut le « Prix de la Meilleure Actrice » au Festival du Film de Fajr. C'est son premier film, elle n'a alors que 14 ans mais son choix est fait : le cinéma.

Dès lors, la jeune fille trilingue (Persan, Anglais, Français) enchaîne les tournages, alignant dix-sept films en dix ans. Le public étranger et notamment hexagonal la découvre dès 2003 dans DEUX ANGES de Mamad Haghigat, qui célèbre la passion d'adolescents iraniens pour la musique, et BOUTIQUE de Hamid Nematollah, où son rôle d'Eti lui vaut le « Prix de la Meilleure Actrice »... en France, lors du Festival des 3 Continents de Nantes.

Elle participe ensuite à l'aventure de BAB'AZIZ, LE PRINCE QUI CONTEMPLAIT SON ÂME, incarne le rôle-titre de NIWEMANG, un road movie de Bahman Ghobadi autour de la musique kurde et censuré en Iran, puis une femme enceinte, contaminée par les armes chimiques lors du conflit Irak - Iran, dans MIM MESLE MADAR (2006).

Revue en 2007 dans CHACUN SON CINÉMA, collectif prestigieux de trente-trois courts, Golshifteh voit sa cote internationale s'envoler avec MENSONGES D'ÉTAT. En décrochant, aux côtés de Leonardo DiCaprio, le rôle féminin du thriller de Ridley Scott, elle devient la première star depuis la révolution islamique de 1979 à franchir les portes d'Hollywood. L'aventure hérisse le pouvoir iranien qui lui signifie, en août 2008, une interdiction temporaire de sortir du territoire. Golshifteh Farahani a terminé le tournage du prochain film de Roland Joffé THERE BE DRAGONS, et vit actuellement à Paris. Aujourd'hui à l'affiche de A PROPOS D'ELLY..., elle y prouve, envers et contre tous, qu'elle est l'une des actrices les plus douées de sa génération.

TARANEH ALIDOUSTI (Eily)

Née le 12 janvier 1984 à Téhéran, Taraneh Alidousti, dont le père Hamid fut un footballeur illustre, voit son destin basculer en 2000 lors d'une visite à l'école d'art dramatique d'Amin Tarokh. C'est là que le cinéaste Rasul Sadrameli la repère et lui confie le rôle phare de MAN, TARANEH, PANZDAH SAL DARAM. Son interprétation d'une adolescente mal mariée, qui se retrouve mère célibataire et bataille pour garder son enfant, lui vaut toutes les louanges dans son pays (« Prix de la Meilleure Actrice » en 2002 au Festival du Film de Fajr) comme à l'étranger (« Léopard de Bronze de la Meilleure Actrice » au Festival de Locarno).

La brusque notoriété est à double tranchant, incitant la jeune fille à prendre du recul et peser les projets suivants. Sa rencontre avec Asghar Farhadi

est alors déterminante : SHAHR - E ZIBA marque en 2004 le début d'une collaboration précieuse. Sitôt ce film achevé, il l'engage dans le suivant, LA FÊTE DU FEU, cette fois en tête d'affiche dans le rôle de Rouhi, une domestique entraînée dans les scènes de vie conjugale de ses employeurs.

Après deux autres films (CANAAN, TARDID) et apparitions au théâtre, Taraneh retrouve Golshifteh Farahani, sa partenaire dans CHACUN SON CINÉMA, et pour la troisième fois Asghar Farhadi. Dans le rôle-titre de A PROPOS D'ELLY..., elle y réalise la performance d'habiter tous les esprits, qu'elle soit présente à l'écran ou pas.





LISTE ARTISTIQUE

GOLSHIFTEH FARAHANI
TARANEH ALIDOUSTI
SHAHAB HOSSEINI
MERILA ZAREI
MANI HAGHIGHI
PEYMAN MOADI
RANA AZADIVAR
AHMAD MEHRANFAR
SABER ABAR

Sepideh
Elly
Ahmad
Shohreh
Amir
Peyman
Nazy
Manouchehr
Alireza

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	ASGHAR FARHADI
Scénario	ASGHAR FARHADI
Producteurs	ASGHAR FARHADI & MAHMOUD RAZAVI
Photographie	HOSSEIN JAFARIAN
Montage	HAYEDEH SAFIYARI
Décors	ASGHAR FARHADI
Costumes	ASGHAR FARHADI
Maquillage	MEHRDAD MIRKIANI
Musique	ANDREA BAUER
Son	HASSAN ZAHEDI
Mixage	MOHAMMAD-REZA DELPAK
Une production	SIMAYE MEHR

memento
films